

Une minute silvouplè une dernière pour le manke damour

Aux hommes de bonne volonté

Lynda Burgoyne

Numéro 85 (4), 1997

Le réalisme au théâtre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25562ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Burgoyne, L. (1997). Compte rendu de [Une minute silvouplè une dernière pour le manke damour : *Aux hommes de bonne volonté*]. *Jeu*, (85), 83–87.

Une minute silvouplè une dernière pour le manke damour

Aux hommes de bonne volonté

TEXTE DE JEAN-FRANÇOIS CARON. MISE EN SCÈNE : ANITA PICCHIARINI ; DÉCOR ET COSTUMES : STEEN HALBRO ; LUMIÈRE : DANIEL LEVY. AVEC ARNAUD APPREDERIS (SERGE), DAMIEN DODANE (JULIOT), ALAIN LIBOLT (LE NOTAIRE), ANNE ROTGER (LOULOU), MARTINE SCHAMBACHER (MMAN), DANIEL TARRARE (JOS). PRODUCTION DE SIROCCO THÉÂTRE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS DU 27 MAI AU 5 JUIN 1997.

Aux hommes de bonne volonté, de Jean-François Caron, créé au Théâtre de Quat'Sous en 1993 dans une mise en scène réaliste d'André Montmorency. Sur la photo : France Castel (Mman), Benoît Brière (Juliot) et Patrice Coquereau (Sergio). Photo : Yves Richard.

tés de quelque vague crise d'identité. Notre théâtre est bourré de ce triste réalisme. Et on en redemande, la plupart du temps. Nous avons besoin, paraît-il, de références concrètes pour nous y retrouver. La fameuse cuisine n'est-elle pas l'antichambre de nos drames les plus sentis ? Nous en avons d'ailleurs tellement besoin, de cette chaise et de cette table, que même lorsqu'un texte ose proposer d'autres avenues, nos metteurs en scène se cantonnent dans le très sécurisant réalisme. Le traitement accordé à la pièce de Jean-François Caron, *Aux hommes de bonne volonté*, lors de sa création¹, allait justement en ce sens. Une mise en scène réaliste vidait complètement ce texte de sa substance profonde. Pourtant, des indices virtuellement inscrits dans le texte ne demandaient qu'à être actualisés, afin que le spectacle théâtral décolle du réel et s'élançe bien au-delà du banal règlement de compte familial, bien plus haut qu'une simple histoire de sida. La production de la compagnie française Sirocco Théâtre en a, selon moi, mieux saisi les enjeux.

La famille de Jeannot Vandale, adolescent de quatorze ans mort du sida, est réunie chez le notaire pour la lecture de son testament. C'est par la bouche du magistrat que Jeannot lègue son maigre butin. À la manière de François Villon qui léguait ses

1. Production du Théâtre de Quat'Sous, présentée du 25 janvier au 20 février 1993, dans une mise en scène d'André Montmorency.





rognures d'ongles, l'écaille d'un œuf et ses souliers vieux, Jeannot lègue ses jeans Levi's 501 à Serge, son frère de sang qui lui a transmis la maladie, ses onze paires de bas à son frère Juliot, son foulard irakien à son frère Harvey. À Loulou, une sœur, il laisse ses livres d'école remplis de *peace and love*, de dessins de toiles d'araignée et de paroles de Richard Desjardins. À l'oncle Jos, *workaholic* toujours fatigué qui noie ses peurs dans ses excès de boulot, un t-shirt, à sa tante Ninja, sœur de sa mère, qui vole du steak haché à l'épicerie, il lègue toute sa fortune : 74, 31 \$. À son père Adam, le bracelet de cuir que lui a offert sa blonde Lucie qui s'est suicidée, et ainsi de suite.

À Mman, qui fait son apparition, telle une revenante – il est vrai qu'elle semble revenir de nulle part, affublée d'une maladie contagieuse dont elle est fière –, Jeannot lègue ses vieilles espadrilles qu'elle a maintes fois saisies avec des gants de caoutchouc pour les mettre à la poubelle. Elle dira de son plus jeune fils qu'il commence à vivre maintenant qu'il est mort, ce qui en dit long sur les frustrations d'une mère qui a déserté le foyer familial parce que tous la confinaient dans son rôle de mère avec tout ce que cela comporte d'empêchements et de privations de ses droits au rêve.

Mais, bien sûr, la lecture du testament n'est qu'un prétexte pour faire entendre la révolte d'un adolescent meurtri qui dénonce l'imposture de la famille. Les legs ne sont

Aux hommes de bonne volonté de Jean-François Caron, mis en scène par Anita Picchiarini et présenté par Sirocco Théâtre (France) au Théâtre de Quat'Sous. Sur la photo : Anne Rotger, Alain Libolt, Martine Schambacher et Arnaud Apprederis. Photo : Josée Lambert.

en fait qu'une mince part de ce que contient le document lu par le notaire. Jeannot règle ses comptes en exprimant à chacun sa déchirure, son manque d'amour. Si la trame de la pièce nous apparaît bel et bien réaliste, les procédés mis en œuvre par l'auteur proposent des décalages beaucoup plus intéressants. Ainsi en va-t-il du dialogue qui s'installe entre Jeannot, pourtant mort, et les membres de sa famille, bien vivants, à qui il s'adresse directement par le truchement du notaire. Cette « présence » de Jeannot est d'autant plus manifeste que le document lu est rédigé dans une langue qui lui est propre, « c'est carrément illisible [...] c'est écrit au son », dira le notaire.

[...] sa va fère un oraje artificsièl un oraje intérieur sa va achvé lintérieur achevé le pourisman plonjé lâme dan lumidité come fo asé pour ke le monde è pu le choi de sortir leur àme sur la corde a linje aprè pour la fère séché [...]

De la démesure, de la dérision, de l'absurde, du néant

J'avoue que la force de cette pièce m'avait complètement échappé lors de sa création, au Quat'Sous, à l'hiver 1993. Bouleversée, à la suite de la production de Sirocco Théâtre, je me suis demandé comment j'avais pu, quelques années plus tôt, demeurer aussi insensible devant ce drame. Pourquoi n'avais-je donc pas reconnu alors cette parole écorchée ? Il me semble pourtant avoir l'oreille et la sensibilité exercées au sens profond des mots. Mais voilà, je m'étais laissée distraire par une table. Ou alors par une patère ? Ou une veste de cuir ? Ou que sais-je ? Toujours est-il que je me souviens d'un jeu réaliste, de décors et de costumes à l'avenant, de sorte que la détresse de Jeannot a dû me paraître complètement banale. Un peu comme lorsque les gros titres des journaux défilent rapidement sous notre nez. La violence conjugale, les injustices sociales, le taux de chômage qui augmente, les drames familiaux, les piqueries, les massacres en Algérie, le taux alarmant de suicide chez les jeunes. Tout cela est d'une banalité ! Dans la vie comme au théâtre, on pense comprendre, on fait mine de réfléchir à ces questions, on croit savoir. Quand le théâtre se contente de calquer la réalité, il ne fait qu'effleurer les grandes questions comme nous le faisons dans le quotidien. Au fait, sait-on pour-

Damien Dodane et Anne Rotger dans la production de Sirocco Théâtre de la pièce de Jean-François Caron, *Aux hommes de bonne volonté*.
Photo : Josée Lambert.





quoi plus d'ados se suicident au Québec qu'ailleurs ? C'est précisément ce qui me heurte, que le sublime et l'abject se confondent allègrement sans éveiller la moindre suspicion. L'imitation de la réalité au théâtre nous éloigne du sens profond et de la gravité des choses. Aussi ai-je envie de dire comme Jeannot : « Une minute silvoulè une dernière pour le manke damour. » Le réalisme atténue la souffrance, alors qu'en fait le cri de Jeannot est d'une intensité que nous ne devrions pas pouvoir supporter.

À mon avis, la force de la révolte de Jeannot, tout comme la profondeur de son mal-être, passent d'abord par cette langue qu'il réinvente. Sa réalité ne correspond plus à celle des vivants, l'instrument par lequel il exprime sa rébellion non plus. C'est là le génie de Caron, qui repousse de la sorte les frontières d'un réalisme plat. Et c'est précisément cette dimension qu'Anita Picchiarini, la metteuse en scène de *Sirocco* Théâtre, a comprise et a su retenir pour la transposer à la scène.

Aux hommes de bonne volonté, spectacle du *Sirocco* Théâtre, présenté en 1997 au Théâtre de Quat'Sous. Sur la photo : Alain Libolt, Arnaud Apprederis et Damien Dodane. Photo : Josée Lambert.

En adoptant un parti pris antinaturaliste, voire expressionniste, la metteuse en scène a su rendre le drame intérieur de Jeannot qui nous apparaît dans toute la splendeur de sa cruauté. La diction syncopée des acteurs, plus manifestement exagérée dans le cas des paroles de Jeannot dites par le notaire, rend plus percutant ce discours d'outre-tombe. S'ajoutait à cela toute la saveur de l'accent français des comédiens. Il fallait les entendre prononcer les très colorés idiolectes de l'adolescent québécois tels que « osti de cornichon à marde », « spèse de salé check té bobète y a dé trase de break dedan ». La langue de Jeannot s'en trouvait dès lors doublement réinventée.

Les maquillages outranciers, proches de la caricature, contribuaient à dématérialiser les personnages en scène. Les déplacements aussi bien que la gestuelle saccadée jouaient de rivalité avec la présence même des corps tendus dans des perspectives curieusement obliques.

Des jeux d'ombre et de lumière savamment orchestrés accentuaient le dépouillement de cette scène privée d'accessoires ou de meubles, qui aurait permis au spectateur de se raccrocher au réel, de banaliser le tout, de fuir lâchement. Pour tout décor, une simple toile de fond dans laquelle on avait pratiqué une ouverture de forme vaguement humaine, disproportionnée. Par là a surgi la mère, entre folie, vie, mort et dérision. Non, décidément, rien de réaliste dans cette mise en scène, pas même les costumes à demi rétros, tout à fait hétéroclites.

Par la seule très grande intensité de leur jeu, ces comédiens sont parvenus à nous atteindre au plus profond de nous-mêmes, à nous retourner les sens. C'est avec les trous du texte de Caron – avec l'essentiel qui ne doit rien au réalisme – que cette production de Sirocco Théâtre a violemment cogné. De la démesure, de la dérision, de l'absurde, du néant, voilà ce qui nous a été offert et voilà précisément ce que le théâtre doit se charger d'exprimer, sans quoi il ne sert à rien. **J**